

RICHARD DUMAS/VO  
POUR «LE MONDE»

## Emmanuelle Béart s'est enfin trouvée

Sur scène dans « Se trouver » de Pirandello, réalisé par Stanislas Nordey à la Colline à Paris, l'actrice, en réagissant aux répliques de la pièce, se livre ici à un fascinant jeu de la vérité

PROPOS RECUEILLIS PAR  
BRIGITTE SALINO

**J**  
À VOIR  
« SE TROUVER »  
Mise en scène de Stanislas Nordey, avec Emmanuelle Béart, et Michel Demierre.  
Théâtre national de la Colline, 15, rue Malte-Bron, Paris 20<sup>e</sup>.  
Tél. : 01-47-65-52-54.  
De 14 € à 29 €. Du 6 mars au 14 avril.  
www.colline.fr

« BYE BYE BLONDIE »  
de Virginie Despentes.  
Avec Emmanuelle Béart et Béatrice Dalle.  
En salles le 21 mars.

**J**  
À LIRE  
« SE TROUVER »  
de Luigi Pirandello.  
(L'Avant-scène théâtre n° 1322, 110 p., 12 €).  
À paraître le 15 avril.

**E**mmanuelle Béart fait le grand écart entre le théâtre et le cinéma. À l'écran, on la verra à partir du 21 mars dans le nouveau film de Virginie Despentes, *Bye Bye Blondie*. Elle interprète une journaliste de la télévision qui opère son coming out en avouant son homosexualité. Sur scène, elle joue dans *Se trouver*, une pièce de Luigi Pirandello mise en scène par Stanislas Nordey. Créée au Théâtre national de Bretagne, à Rennes, en janvier, le spectacle est présenté à partir du 6 mars au Théâtre national de la Colline, à Paris. Emmanuelle Béart tient le rôle de Donata Genzi, une actrice qui a renoncé à toute vie personnelle pour son art et rencontre un homme dont l'amour la bouleverse. Est-ce que jouer, c'est vivre ? Est-ce que vivre, c'est jouer ?

Ces questions et bien d'autres, qui fondent et tiraillent l'existence des comédiennes, sont soulevées dans cette pièce des années 1930 qui dresse un magnifique portrait de femme. Emmanuelle Béart l'incarne, le public vient la voir parce que c'est elle, et la découvre sans le masque de l'image un peu sulfureuse et people qui lui est communé-

« Aucune photo, aucun film, aucun personnage ne peuvent correspondre à cette réalité qui est la nôtre »

ment attachée. Pour cet entretien, l'actrice a accepté une règle particulière : non pas se soumettre à des questions, mais à des répliques mêmes de la pièce. L'occasion était trop belle. Luigi Pirandello nous l'a offerte, en écrivant le rôle de Donata Genzi pour Marta Abba, dont il fut passionnément amoureux. Emmanuelle Béart, sa Donata Genzi d'aujourd'hui, lui répond. Nous répond.

La marquise ROVENO : « Il paraît qu'il [Carlo Giviero] a fait une étude sur vos portraits. »  
Donata : « Ah bon ? Il n'y a pas un seul qui me satisfasse. »

Cette réplique m'a tout de suite fait penser à *La Belle Noiseuse*, le film de Jacques Rivette, dans lequel je posais pour un peintre joué par Michel Piccoli. Quand je regardais ce qu'il faisait de moi, je me disais : « Je ne reconnais rien. » Pourtant, j'avais tout à fait conscience qu'il s'était servi de ma matière pour pouvoir alimenter la sienne. C'est toute la question du regard de l'autre quand il vous dessine, à partir de son vécu, de son imaginaire, de ses fantasmes. Un portrait dans lequel on ne se retrouve finalement jamais. Je l'ai vécu plusieurs fois dans ma vie, bien sûr.

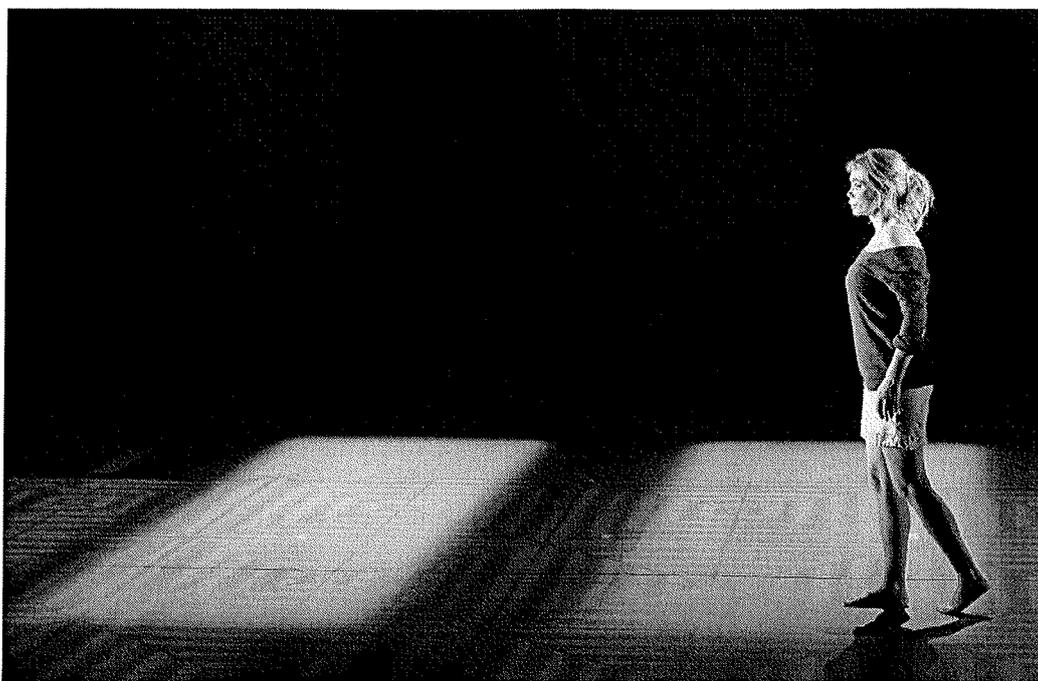
Il y a aussi l'idée qu'aucun dessin, aucune photo, aucune interview, aucun film, aucun personnage ne peuvent correspondre à cet-

te réalité qui est la nôtre. Ils sont comme des miroirs, qui ne nous renvoient pas vraiment à ce que nous avons l'impression d'être. Il y a un moment où, parce qu'on a envie d'être aimé, d'aller vers les autres, on se dit que tous les regards sont importants. Puis on commence à vieillir, et on se dit : « Non, ces miroirs n'ont que la valeur d'un instant, mais, dans le fond, aucune valeur réelle. » On n'est plus alors dans la quête permanente du regard de l'autre. Mais cela veut dire qu'on a déjà fait un travail sur soi-même, sur l'amour et la tolérance aussi que l'on doit s'accorder. C'est un privilège de l'âge. De rencontres, aussi.

Giviero : « Une comédienne n'a pas besoin d'avoir expérimenté la vie pour la connaître ; il lui suffit d'avoir l'intuition de la vie du personnage qu'elle doit représenter. »

Donata : « Cela me paraît juste. »

Là, on est dans une situation très particulière, parce que Donata est une femme qui a fait abnégation de toute sa vie, pour n'être qu'actrice. Et moi, je me retrouve face à une étrangère, à un monstre, parce que j'ai fait un autre choix. Mais la vraie question, c'est qu'on se demande ce qu'on a dans le crâne, dans le corps, pour pouvoir jouer. Tous les soirs, en entrant sur scène, devant 800 per-



**Emmanuelle Béart incarnant Donata Genzi lors de la création du spectacle « Se trouver », au Théâtre national de Bretagne, en janvier.**

CHRISTOPHE RAYNAUD  
DE LAGE / WINSPECTACLE

sonnes, je me pose la question : qu'est-ce que tu as de moins, vingt-cinq ans après, pour être toujours là, avec ce besoin ? Longtemps, il y a eu de la rage. Puis un moment de douceur, de plus grande conscience. La rage est toujours là, mais avec une sorte de réconciliation. On parle beaucoup du fantasme du regard des autres, mais il faut aussi parler de notre propre fantasme, à nous, actrices. Toutes ces femmes que je joue, je les choisis parce que, à chaque fois, je me dis : « J'aurais aimé être elle, ou j'aurais envie d'être elle. » Donc je suis elle pendant un certain temps. Et à l'intérieur, je cherche comme une malade pour-quoi, comment. Jusqu'à épuisement.

**Salò :** « Eh bien, vous avez au contraire ce don : pouvoir vivre sur la scène, en vous sachant regardée par tous, c'est-à-dire avec autant de miroirs que d'yeux de spectateurs. »

**Donata :** « Mais je ne vois pas les spectateurs, ni ne pense jamais qu'ils sont là, quand je joue. »

Ce n'est pas vrai, pour moi. Je ne vois pas les spectateurs, mais je les sens. Et c'est très épidermique. Très organique. Je sais qu'ils m'écoutent, je les écoute. Et je ne peux pas jouer sans eux. Ils sont une partie intégrante du spectacle. Si je les sens se dérober, j'en suis atteinte. Si je les sens à l'écoute, c'est un cadeau. Peut-être plus que jamais dans ce rôle-là, parce que je suis sans protection. Et je le sais très bien. Pour *Les Justes*, en 2010, j'étais armée. Stanislas Nordey m'avait mis une armure. À l'époque, je ne voulais plus faire de théâtre. La dernière fois que j'avais joué, c'était en 1996, dans *Jouer avec le feu*, de Strindberg, mis en scène par Luc Bondy. Et j'avais été très meurtrie. Beaucoup de choses sont arrivées en même temps : l'occupation de l'église Saint-Bernard, avec les sans-papiers ; la mort de Roland Amstutz, qui s'est suicidé pendant les représentations ; une sensation de danger permanent, qui n'avait plus rien à voir avec le texte. J'ai craché sur la scène, le dernier soir, en disant : « Plus jamais. » C'était d'autant plus déchirant que, s'il y a un espace où je me sens libre, c'est bien au théâtre.

J'ai rencontré Stanislas Nordey et j'ai senti quelque chose d'incroyablement aigu, vivant, intelligent. Quand il m'a proposé *Les Justes*, de Camus, il m'a dit : « Pas de vedette. Une troupe. Égalité des salaires. » Comme Jean-Pierre Vincent l'avait fait pour *On ne badine pas avec l'amour*, de Musset, en 1993. Nordey m'a donné la sensation que je pourrais trouver un endroit où apprendre. Je me suis dit : « Je vais y aller. » J'y ai été. Et j'ai été très heureuse, en jouant Dora, la femme terroriste des *Justes*. Je me sentais protégée, parce que cette femme n'était pas un premier rôle, mais une « mécanicienne », en quelque sorte, dans le processus de la pièce. Et j'ai retrouvé le goût du théâtre. J'avais oublié comme j'aimais ça. Ou plutôt, j'avais voulu oublier.

**Donata :** « Comparez ces innombrables vies que peut avoir une comédienne avec celle que chacun vit tous les jours : une fadeur, souvent, qui nous oppresse... On n'y prête pas attention, mais nous dissimulons tous les jours... ou étouffons en nous l'éclosion de qui sait combien de

germes de vie, de possibilités qui sont en nous... contraints que nous sommes aux renoncements continus, aux mensonges, aux hypocrisies... S'évader ! Se transfigurer ! Devenir autres ! »

Là, Donata et moi, on diverge. D'où la complexité du jeu. Moi, pierre après pierre, j'ai construit une maison. J'ai mis au monde trois enfants. J'aime. J'ai aimé passionnément. Je n'aurais jamais imaginé ce métier sans la vie. C'est la vie qui m'a donné envie de le faire, et de continuer à le faire. Sinon, j'aurais été comme un ballon. Je me serais envolée très vite. Et je n'en serais pas revenue. Pirandello le dit très bien : être actrice, c'est un jeu, il n'y a pas à dramatiser, mais c'est un jeu un peu dangereux. Il peut vous laisser une sensation de dépersonnalisation, de vide existentiel, si vous n'y prêtez pas attention. Moi je prête justement une attention toute particulière à continuer à alimenter l'être, le foyer, la cheminée. À mettre des bûches, à rallumer le feu.

Je sais bien comme on peut avoir la sensation que rien n'a la dimension du plateau. Moi-même, quand je descends de scène, ivre de fatigue, je me dis : « Qu'est-ce qui peut se passer après ça ? » Après ça, il faut dormir. Et puis le matin il faut se lever à 7 heures, parce qu'il y a un petit garçon qui veut jouer à la cuisine, parce qu'il a inventé qu'une panthère va venir déjeuner. Je n'invente rien, c'est ma vie, mon plus jeune fils. Et j'ai un plaisir fou à être avec lui, à jouer, puis ensuite à faire les devoirs avec celui qui a 15 ans, puis à aider l'aînée, qui est à l'université et veut devenir avocate. Actrice, je suis comme les autres. Je me sens toujours en danger, j'ai toujours peur que ça s'arrête. Mais j'accorde une importance à la vie, je mets à la construire un acharnement sans doute plus fort que dans mon métier. Pour moi, la réalité est là. Je suis née dans la nature, mes premières sensations, c'était la mer, les arbres, les odeurs. Je ne peux pas l'oublier. Quand je suis sur scène, toute cette vie-là est dans mon corps, dans l'énergie que je développe.

**Donata :** à Giverno : « Sur scène, je ne suis jamais moi. Excusez-moi, vous prétendez savoir qui je suis, alors que je ne le sais pas moi-même ? »

C'est un labeur de savoir qui on est. Et il n'y a pas de réponses. Pour moi, les réponses, ce sont les actes. Tout ce que l'on met en œuvre, tout ce que l'on a le courage de donner ; le courage aussi qu'il faut pour s'abandonner. J'entends parfois parler de moi, et je ne me reconnais pas. C'est comme si mon nom ne m'appartenait plus. Et pourtant j'ai tout à fait conscience d'avoir laissé voir certaines choses, et d'en avoir caché d'autres. Donc, je suis aussi responsable, en partie, de ce que les gens peuvent imaginer.

**Donata :** « Mais ce moment-là (elle se tourne vers Elisa), ah, tu sais, ma chère, il est vraiment horrible... Le théâtre s'est vidé... et tu ne peux pas imaginer quelle épouvantable misère... Tous sont partis, avec quelque chose de moi vivant dans leur souvenir, oui, et moi, en entrant dans ma loge, je suis encore brûlante du souffle chaud de la foule qui s'est levée pour m'applaudir une dernière fois, sur

scène. Et maintenant, là, seule, les mains vides, dans ce silence, devant le grand miroir sur la table et qui renvoie autour de moi ces robes valines, qui pendent immobiles, et moi assise au milieu, le dos penché, les mains sur les genoux, et les yeux ouverts, ouverts, à me fixer dans ce vide... »

C'est le cauchemar de la solitude. Je ne le ressens pas. Quand je rentre dans la loge, je me dis : « Tu as eu le courage d'aller jusqu'au bout. » C'est peut-être mes seules secondes de fierté. Tout d'un coup, je peux me regarder dans la glace. Avant d'entrer en scène, non.

**Donata :** « Je connais trop mon visage ; je l'ai toujours façonné, trop façonné. A présent, ça suffit ! A présent, je le veux "mien", tel qu'il est, sans que je le vole. »

Là aussi, on revient au manque. On peut même parler de désarroi : avoir la sensation de devoir devenir autre pour exister pleinement, ou de devoir devenir autre pour pouvoir être ce à quoi on aimerait ressembler. Façonner, trop façonner, c'est aussi ça. Pour ce qui est de façonner le visage ou le corps, j'ai fait refaire ma bouche, à l'âge de 27 ans. Ce n'est une énigme pour personne : c'est loupé. Si quelqu'un, homme ou femme, refait quelque chose, c'est parce que, pour une raison qui ne regarde personne, il n'arrive pas à vivre avec, et que cette partie de son corps ne lui est plus supportable. Alors, soit on est aidé et on a la force de la combattre, soit on y va, et on passe à l'acte. J'ai entendu des témoignages de femmes disant que ça leur avait rendu

« Quand je rentre dans la loge, je me dis :  
"Tu as eu le courage d'aller jusqu'au bout."  
Ce sont peut-être mes seules secondes  
de fierté. Je peux me regarder dans la glace »

la vie plus jolie, plus facile. Tant mieux. Il y en a d'autres que ça a profondément affectées, et je fais plutôt partie de celles-là.

Aujourd'hui, je pourrais dire : je suis contre la chirurgie esthétique. Parce que c'est un acte grave, dont on n'évalue pas forcément les conséquences. Et c'est un acte qui touche à notre âme. Mais je n'aurais jamais la « dégueulasserie » de porter un jugement sur quelqu'un qui l'a fait. Je dirais que c'est son problème. Et je trouve plus intéressant et humain de dire que cette personne était en manque de confiance. Evidemment, si ma bouche m'avait plu, je n'aurais jamais eu envie de la refaire. Mais, franchement, je ne suis pas près d'y retourner, parce que j'ai eu un tel choc, avec tout ça, et sous le regard des autres. Ça a été effroyable. Aujourd'hui, rien que l'idée d'une piqûre me foudroie. Mais en même temps, je me dis que ce n'est pas facile de vieillir, dans ce métier, quand on est une femme. Surtout au cinéma. Alors il y en a qui vont se trafiquer complètement, d'autres qui vont sombrer dans l'alcool. Mais chacun fera, mon Dieu, à sa façon, et comme il le pourra. Moi-même, je ne sais pas comment je vais réussir à passer

ces étapes. Le théâtre est salvateur, parce qu'il n'y a pas ce problème de physique. Ce qui importe c'est une aura, ce que j'aime tant chez les êtres humains : la lumière.

**Donata :** « Et sais-tu qu'il m'arrive de ressentir pour mon corps... mais oui, de l'antipathie ! Tant de fois j'en aurais voulu un autre, différent. »

Antipathie, oui, bien sûr. C'est pour ça que j'ai tellement joué avec la nudité. Pour combattre. Il n'y a pas eu de rencontre amoureuse entre mon corps et moi, depuis toujours. En revanche, ce qui est évident, en dehors de l'esthétique, c'est qu'il est mon meilleur allié. Il a une force. Je sens mes muscles, je sens mes veines, je sens mon sang.

Quand je suis sur scène, je le remercie d'avoir cette force-là. Quand Donata parle de son corps, elle ne parle pas seulement de celui de l'actrice, mais de celui de la femme, dans son intimité. Ce qu'elle dit, à certains moments de la pièce, de son corps contre le corps d'un homme, de la haine de soi que l'on peut ressentir, ce sont des choses que je connais. Ne plus réussir à se reconnaître, ou, quand on se reconnaît, arriver à se dégoûter. Elles sont si délicates, toutes ces questions. Si délicates.

**Donata :** « N'aurait jamais pu tolérer quelle confusion de la femme et de la comédienne, avoir voulu sauver l'orgueil de la comédienne qui veut vaincre seule, pour ce que cela vaut – cette présomption de croire que ce qu'il y avait en moi de nouveau, de vivant dans mon art, cela seul et rien d'autre devait suffire pour vaincre... – j'ai vaincu, oui, j'ai vaincu, seule, oh, seule comme sur le sommet d'une montagne, dans le gel... –, je me réveille, j'ouvre les yeux au milieu d'un silence et d'une lumière que je ne connais pas, et de choses qui pour moi n'ont pas de sens... – quelle femme suis-je encore ? »

Cette phrase-là, c'est sacré, pour moi. Je préférerais ne pas la commenter.

**Donata :** « On ne se trouve à la fin que seuls. Heureusement on reste avec nos fantômes, plus vivants et vrais que toute chose vivante et vraie, dans une certitude qu'il ne tient qu'à nous d'atteindre, et qui ne peut pas nous faire défaut. »

Voilà une phrase que je commence à pouvoir dire sans m'écrouler. Mais ça m'aura pris presque trois mois. Oui, heureusement qu'on a nos fantômes. Moi, ils sont au rendez-vous tous les soirs. Je suis heureuse de les revoir. Et en même temps, ça me crée un chagrin sans fond. Oui, il y a des êtres qui sont partis. Oui, il y a des moments de la vie qui sont partis. Mais sans mes fantômes, je ne pourrais pas jouer. C'est pour ça que j'ai tendance à regarder vers le ciel, quand je suis sur scène.

**Donata :** « Seul est vrai qu'il faut se créer, créer ! Et alors seulement on se trouve. »

Là, on parle de l'art, de la création. Mais aussi et surtout, pour moi, de la vie. Dans « se créer », il y a la notion de solitude, toujours. L'important est d'engendrer, en permanence, jusque dans les détails du quotidien. Ne jamais abdiquer. ■